

11-15-2023

Note des co-éditrices: Le déplacement sur terra firma? Choisissez votre instrument.

Tanis MacDonald
Wilfrid Laurier University

Ariel Gordon
Winnipeg International Poetry Factory

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

Recommended Citation / Citation recommandée

MacDonald, Tanis, and Ariel Gordon. "Note des co-éditrices: Le déplacement sur terra firma? Choisissez votre instrument." *The Goose*, vol. 20, no. 1, article 42, 2023,

<https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol20/iss1/42>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez scholarscommons@wlu.ca.

TANIS MACDONALD ET ARIEL GORDON

Note des co-éditrices: Le déplacement sur terra firma? Choisissez votre instrument.

Tanis MacDonald

Se déplacer sur *terra firma* – cette expression aux proportions considérables – peut tout englober : des territoires de chasse autochtones et routes de commerce coloniales, à l'histoire des déplacements de populations humaines, aux loisirs et activités sportives, aux migrations des animaux sur terre et leurs relations avec les humains, jusqu'à l'expérience de nos corps lorsqu'ils parcourent la terre pour le travail, le plaisir ou les nécessités du quotidien. Aujourd'hui, au XXI^e siècle, cela implique presque inévitablement un engagement dans les systèmes capitalistes, duquel émane la nécessité d'examiner notre rôle complice dans les systèmes d'oppression: la suprématie blanche, le patriarcat et le validisme, lesquels travaillent de concert pour dicter qui peut se déplacer, où et comment, et qui n'en dispose pas le droit. L'accès à la terre et les modes de transport sont fortement réglementés et peuvent s'accompagner – lorsque l'occasion se présente – d'un ensemble de conditions auxquelles nous pouvons nous opposer. L'une des manières de protester est de nous déplacer librement à travers le territoire à notre gré, quand on le veut, comme on le peut: souvent en repoussant les admonestations coloniales, sexistes et racistes selon lesquelles nous ne devrions pas ou ne pourrions pas nous déplacer librement, ou en défiant règles non écrites qui, parfois, causent plus de dommage que la véritable loi.

Ce numéro spécial de *The Goose* est né des différentes façons dont Ariel et moi-même avons, ensemble et séparément, envisagé nos déplacements à travers le pays. Nous nous sommes efforcées d'entretenir un lien respectueux et intentionnel envers la terre, ce que nous refuseraient nos vies urbaines et nos emplois de bureau si nous les laissions faire: nous avons pris le temps d'observer et de comprendre ce qui se sauve et ce qui se perd du monde naturel en raison de la perte d'habitats, de l'étalement urbain, du changement climatique, du capitalisme, du refus de reconnaître les savoirs autochtones et de cette idée curieuse, mais omniprésente (à l'intérieur comme à l'extérieur du monde académique) que les écrits sur la nature et les humanités environnementales ne peuvent apporter de réel changement aux crises qui nous touchent quotidiennement. Nous désirons savoir comment les autres manifestent leur refus d'abandonner la terre au capitalisme en les invitant à réfléchir avec nous sur les enjeux et

le bonheur du déplacement sur *terra firma*. Nous voulions que l'accent soit mis à parts égales sur le mouvement et sur la *terra firma*, deux sujets d'une grande richesse.

Ariel et moi sommes des sœurs d'armes depuis une dizaine d'années: notre une amitié est née de nombreuses promenades dans la forêt d'Assiniboine dans le sud du Manitoba, de quelques sentiers boisés en Ontario et en Saskatchewan, de notre co-édition (avec Rosanna Deerchild) d'une anthologie sur l'écriture menstruelle publiée en 2018, d'une résidence d'écriture partagée au Al Purdy A-Frame, et d'un grand nombre d'appels Zoom pour nous tenir responsables de nos pratiques d'écriture, dont ce numéro « Moving on Land/Le déplacement sur *terra firma* » fait partie.

*

Ariel Gordon

Un certain matin de la mi-août, il s'est adonné que j'avais une réunion éditoriale avec Tanis et le reste du comité de *The Goose* prévue à la même heure que ma marche hebdomadaire avec mon ami/organisateur John. Nous avons commencé à marcher les lundis matins pendant la pandémie, parcourant la boucle Wolseley/Wellington, entrant et en sortant de la ceinture écolo de Winnipeg, à travers l'un des quartiers les plus riches de la ville. Nous traversions la rivière Assiniboine à deux endroits: sur un pont ferroviaire dans le parc Omand's Creek et sur le pont Maryland.

Pendant deux ans, j'ai contemplé la rivière sur le pont ferroviaire d'Omand's Creek tous les lundis. Peu importe ce qui pouvait arriver, j'avais ce rendez-vous fixe avec mon ami, avec moi-même; j'apportais avec moi tout ce que j'avais sur le cœur et en pensées. J'étais présente dans le moment, c'est-à-dire que je voyais les saisons changer lentement et prenais note de la flore et de la faune qui habitaient ces espaces. Je me réjouis qu'Emily Ursuliak écrive dans son essai qu'elle arpentait les rives de la rivière Bow à Calgary avec son nouveau-né au cours de ces mêmes années, réfléchissant à ce que signifie la pollution des cours d'eau, à ce que signifie la tentative de son assainissement ainsi que de celui de la terre.

En ce lundi particulier, j'ai demandé à John si nous pouvions repousser notre marche hebdomadaire à l'après-midi, de façon à ce que mon action éditoriale puisse coexister avec les mouvements de mon corps. Heureusement, il a accepté.

Cet été-là, le niveau de l'Assiniboine était très bas – à un tel point qu'on aurait cru pouvoir la traverser en bottes de pluie montantes – et celui de la rivière Rouge, plus large et plus profonde, se situait à un niveau plus « normal ». Les niveaux d'eau sont artificiellement contrôlés par la province du Manitoba grâce au barrage de Shellmouth et à la déviation de la rivière Rouge, une digue circulaire qui entoure la ville de Winnipeg. Et probablement d'autres mécanismes que je ne comprends pas.

Nous étions sur le point de tourner à gauche, du pont vers le boulevard central de Wellington Crescent en direction de la maison, lorsque John me dit : « Mon ami m'a récemment montré l'escalier qui descend de l'autre côté de la berge ».

Et j'ai répondu: « Un escalier?! Montre-le moi! »

Nous avons trouvé un trou dans la clôture qui séparait le pont de la voie ferrée, que nous avons ensuite traversé à pied. De l'autre côté de la voie ferrée, il y avait un chemin de terre escarpé qui semblait plutôt mouvant à cause de la pluie de la veille. À ses côtés, il y avait un escalier en pierres grossièrement taillées, quoique je n'étais pas certaine s'il s'agissait d'un escalier ou d'une infrastructure de pont. Je n'ai pas peur des hauteurs, mais mes jambes et mes hanches étaient sensibles et je n'étais pas certaine de pouvoir descendre par les grandes marches. Puisque faire le funambule n'est pas mon activité préférée, j'ai essayé de marcher de côté, mais sentant toujours mon équilibre précaire, je me suis assise sur les fesses pour descendre la pente.

Pour sa défense, lorsque John s'est retourné et a vu l'hésitation dans mon visage crispé, il a tendu la main pour m'aider à descendre, mais je l'ai repoussé, m'étant déjà assise, m'étant déjà engagée à glisser jusqu'en bas.

La rive était fraîche et verdoyante, couverte de plateaux de cette épaisse boue argileuse qui fait la renommée de Winnipeg : le gombo de la rivière Rouge. Dans la boue scintillaient les signes des 100 ans d'occupation euro-occidentale de ce tronçon de la rivière – du verre ancien et de la porcelaine – ainsi que l'héritage de ma génération, le plastique (Des applicateurs de tampons fluorescents pour tout le monde !). J'ai longé le bord de l'eau, trouvant quelques vieilles billes pour ma peine, mais John est resté plus haut sur la berge, réticent à salir ses chaussures. Je lui ai tendu la main à quelques reprises, le laissant m'aider à remonter la berge.

« Je me sens un peu chancelante aujourd'hui, » ai-je dit.

« Oh ! Tu veux marcher ailleurs? » a-t-il demandé.

« Non, marcher ici me rendra moins chancelante » ai-je répondu.

Mes hanches se sont éventuellement échauffées et ont cessé de protester et mes jambes ont perdu leur lourdeur, mais même si ça n'avait pas été le cas, j'aurais voulu continuer, car c'est le corps que j'ai et me déplacer sur le territoire me transforme.

Travailler sur ce numéro spécial de *The Goose* m'a également changée. Je me sens très chanceuse d'avoir eu l'occasion de recueillir ce travail, d'avoir créé du mouvement et de ne pas avoir bougé aux côtés de ses auteur·ices, de leurs enfants et de leurs chiens. Ayant vu les campements de sans-abri le long des berges de la rivière fluctuer au gré des saisons, avec la pénurie de la pandémie et maintenant de l'inflation, j'apprécie de savoir que Duncan Mercredi les parcourt également, qu'il demande « Quel chemin avez-vous emprunté ? ». Il fut instructif de comparer les deux semaines de marche de Ken Wilson le long du territoire de Haldimand, dans le sud de l'Ontario, avec le temps qu'il lui a fallu pour parcourir la longueur de l'allée rurale de dee Hobsbawn-Smith en Saskatchewan après sa blessure. En tant que personne qui marche régulièrement dans l'ombre de la ville, j'ai reconnu les espaces liminaux qu'Amy Kaler parcourt lorsqu'elle n'est pas en tournée dans les villes du Canada pour les galas de danse de sa fille. Par-

dessus tout, j'apprécie tout ce que ces écrivain-es m'ont appris sur la façon de vivre dans ce monde qui change et se transforme, alors que le climat réécrit le paysage, les saisons et le ciel.

*

Tanis MacDonald

Au début du mois de septembre, je me suis réveillée avec un cou raide, des muscles endoloris autour de l'omoplate droite, ainsi que la hanche et le genou droits très mécontents. Je savais ce qui n'allait pas – trop de temps à l'ordinateur – et je savais que si je voulais être suffisamment en forme pour enseigner la semaine suivante, il me fallait marcher. Ma massothérapeute, qui n'a pas peur de la vérité et qui possède une connaissance profonde de la musculature (ainsi qu'un talent particulier pour les métaphores), m'avait dit quelques jours plus tôt: « Les muscles de ton omoplate sont en colère. Ils ne sont pas convaincus par ce que tu leur dis. » Si ce n'était que d'elle, elle interdirait l'utilisation des souris d'ordinateur, cet outil pratique qui dérègle le côté droit du corps. Elle a remis mes côtes en place et à présent, il fallait que je les maintienne ainsi. C'était bien la partie difficile.

À quel niveau se situe ma douleur? À environ 2.5 kilomètres.

Je marche souvent pour détendre mon corps, pour le désarmer. Il y a une harmonie idéale dans mon déplacement sur *terra firma* ; il nécessite une avancée régulière, de bonnes chaussures, et rien de plus lourd que mes clés et mon carnet, sans sauts ni torsions soudaines. Me distraire de l'emprise de mon corps m'aide aussi; ayant appris les noms des oiseaux de la région, j'ouvre enfin les yeux sur la nature et commence à voir qu'un petit mangeur de fruits pourrait très bien se débrouiller dans presque n'importe quel quartier de la banlieue du sud-ouest de l'Ontario.

Pour l'épigraphe de mon dernier livre, *Straggle: Adventures in Walking While Female (Straggle: Aventures d'une femme qui marche)*, j'ai choisi ces mots de l'écrivaine britannique Jay Griffiths, tirés de son livre de 2006 intitulé *Sauvage : Un voyage au cœur des éléments*¹ : « Choisissez votre instrument, seulement demandez-vous : pouvez-vous y jouer en marchant? » Nombre d'écrivain-es dans ce numéro notent la longue histoire du mouvement en tant que moteur de créativité, et tout autant soulignent les problèmes inhérents de la marche en tant que remède ultime à tous nos maux. Le processus artistique se produit à la fois pendant le mouvement-même, mais aussi dans la transformation ultérieure de ce mouvement en œuvre d'art: nos poèmes, nos récits, nos chansons et les contradictions contenues dans la promenade, perçue comme un passe-temps simple et plaisant. Mais détrompez-vous: se déplacer sur *terra firma* est lourd de sens. Le validisme nous rappelle constamment qu'il y a des « bons » et des « mauvais » corps. Et si nos instruments jouaient des chansons inhabituelles que nous n'avons pas l'habitude d'entendre? Qu'en est-il des chansons sur le besoin d'accès, sur les prothèses, sur la justice, sur la politique du mouvement/déplacement, sur la lutte contre l'idéalisation de

¹ Wild: *An Elemental Journey*: « Choose your instrument, asking only: can you play it while walking? »

l'athlétisme; qu'en est-il des chansons pour ceux et celles qui ne sont pas les bienvenu-es dans les espaces publics?

C'est pour le moins ironique que le travail d'écriture sur le déplacement sur *terra firma* nuise à mes capacités de me déplacer réellement sur le territoire: peut-être viendra-t-il un temps où je n'écrirai plus sur les plaisirs et les enjeux de se déplacer à travers l'espace. Mais pour l'instant, je pense à ce que Jessica Cory écrit dans son essai dans ce numéro, à savoir que rester à l'intérieur et regarder des vidéos sur la nature n'est pas la solution : « Regarder *A Walk in the Woods* (Une promenade dans les bois) ou *Wild* (Sauvage) me donne encore plus envie d'aller à l'extérieur », note-t-elle, et il est ridicule de demander à quiconque - personnes racisées, femmes, personnes s'identifiant comme LGBTQA+, réfugiés, Autochtones, personnes handicapées - de rester à l'intérieur ou de rester « là-bas ». Dans ce numéro, vous trouverez des auteur·ices qui écrivent sur ce qu'est réellement la marche à l'intérieur de notre corps, sur ce que sont les rencontres parfois terribles, parfois formidables, parfois frustrantes ou anxieuses, parfois effrayantes ou hilarantes ou tristes ou pleines d'espoir que l'on fait en se déplaçant. Comme Amy Neufeld, beaucoup d'entre nous marchent pour gérer l'ingérable ou pour aller à la rencontre des personnes prises dans des crises mondiales, comme le fait Stephen Collis. Nous avons choisi nos instruments; nous les jouerons en nous déplaçant.

ARIEL GORDON (elle) est écrivaine, éditrice, vivant à Winnipeg ou sur le territoire du Traité 1. Elle mène le projet national Writes of Spring, qui gère le Mois de la poésie en collaboration avec le Winnipeg International Writers Festival (le festival international des écrivains de Winnipeg) publié dans le journal, *Winnipeg Free Press*. En 2019, Wolsak & Wynn a publié *Treed: Walking in Canada's Urban Forests (Promenade à travers les forêts urbaines du Canada)* un volume d'articles scientifiques et d'essais personnels qui cherchent à faire entrer le lecteur dans les bois. *Treed* était le récipiendaire en 2020 d'une mention honorable pour le « Alanna Bondar Memorial Book Prize » (Humanités environnementales et création littéraire). La 6e œuvre de Gordon, *Siteseeing: Writing nature & climate change across the prairies (Site touristique: Écrire la nature et le changement climatique dans les prairies)*, rédigé ensemble avec le poète saskois, Brenda Schmidt, sortira à l'automne 2023.

TANIS MACDONALD (elle/iels) vit à Waterloo ou sur le territoire du Traité Haldimand et est l'autrice de sept livres et l'éditrice générale de la Laurier Poetry Series. Son ouvrage le plus récent *Straggle: Adventures in Walking While Female (Straggle: Aventures d'une femme qui marche – Wolsak and Wynn, 2022)* était le récipiendaire d'une mention honorable en automne 2022 pour la « Betsy Warland Between Genres Prize ». À deux reprises, elle a fait partie de la liste des finalistes pour le concours de poésie – CBC Poetry Prize. En 2021, elle a remporté le prix « Open Seasons Prize » pour la non-fiction accordé par The Malahat Review. Ses écrits au sujet de la promenade/de la marche ont paru dans *The Fiddlehead, Atlantis, Prairie Fire, Canadian Studies in Literature, Contemporary Verse 2, et Understorey*. Tanis est professeur dans le Département d'études anglaises et cinématographiques à l'Université Wilfrid-Laurier.